

CHRISTOPHE BELLARD

MON PARCOURS EN GENDARMERIE

De l'appel du devoir à la réserve

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042519131

Dépôt légal : septembre 2025

Tout a commencé en mai 1999. Ce jour-là, j'ai reçu une lettre dans une enveloppe ornée d'un logo bleu, blanc, rouge. Mon cœur a battu un peu plus vite en l'ouvrant. À l'intérieur, un courrier officiel m'invitait à me rendre à la caserne de Cambrai pour participer à la Journée d'Appel au Service Militaire. Ce courrier était accompagné d'un billet de train, soigneusement glissé dans l'enveloppe, pour faciliter mon déplacement.

Même si, étant né en 1977, je n'étais plus obligé de faire le service militaire, l'envie d'y participer était plus forte que tout. Et pas n'importe où : je rêvais de le faire au sein de la gendarmerie.

Le jour J arriva. Mes parents, accompagnés de ma copine, m'ont conduit à la gare du Nord d'Amiens. Je ressentais un mélange d'émotions : la fierté de m'embarquer dans cette aventure, mais aussi une certaine inquiétude face à l'inconnu. Le trajet promettait d'être long, et chaque minute qui passait accentuait le poids de mes pensées.

Arrivé devant la caserne, je fus frappé par la vision du portail vert et de cette pancarte où l'on pouvait lire « Accueil ». Voilà, j'y étais. C'était là, le lieu où mon destin allait se jouer.

Une fois devant la caserne, je présentai mon ordre de convocation à un militaire en faction, son arme à la main. J'étais impressionné. Après avoir vérifié mes papiers, il m'indiqua où me rendre. Là, un groupe de jeunes, probablement du même âge que moi, attendait.

D'une voix grave, un homme s'exclama :

— Vous voilà à Cambrai, bienvenue pour votre Journée d'Appel !

Il nous détailla le programme de la journée. Puis, il nous ordonna de nous mettre en rang par deux pour nous diriger vers une grande salle.

Une fois sur place, la matinée débuta par des formalités administratives, des entretiens, et des tests psychologiques. Tout se déroulait à merveille. Finalement, l'heure du déjeuner arriva. Toujours par deux, nous nous dirigeâmes vers le réfectoire. Le repas était simple mais correct. Pourtant, une boule au ventre persistait.

L'après-midi marquait le point culminant de la journée : les entretiens finaux et la visite médicale. Lors d'un entretien, un militaire m'informa que j'étais apte pour le service militaire, mais il précisa que je n'y étais pas obligé. Je lui répondis sans hésiter que je voulais servir, mais uniquement en gendarmerie. Un sourire se dessina sur son visage.

— Très bien, je vais contacter le centre de recrutement à Amiens, me répondit-il.

Il ajouta que je devais d'abord passer la visite médicale avant de poursuivre. Malheureusement, celle-ci ne put avoir lieu ce jour-là, le médecin étant absent l'après-midi. Un militaire nous annonça que nous devrions passer la nuit à la caserne. Le stress monta. Dormir loin de chez moi, dans un endroit inconnu, était une idée qui me troublait.

Le repas du soir se déroula calmement. Chacun vaquait à ses occupations : certains jouaient au baby-foot ou au billard, d'autres se reposaient dans une salle dédiée. Je pris le temps d'appeler ma mère et ma copine pour leur donner des nouvelles. Ensuite, je rejoignis ma chambre pour me laver et me coucher. J'espérais une nuit paisible et réparatrice.

Le lendemain matin, le réveil fut difficile. Le stress et le bruit de mes camarades m'avaient empêché de bien dormir. Après un petit-déjeuner composé de chocolat chaud, de pain, et de ces fameuses confitures individuelles dont mes frères, anciens militaires, me parlaient souvent, il était temps de rencontrer le médecin.

Grand, avec des cheveux grisonnants, le médecin passa en revue mon carnet de santé. Mes vaccins étaient à jour, et aucun problème de vision ou d'audition ne fut détecté. Quelques minutes plus tard, il inscrivit sur un document : « Apte ».

Il ne restait qu'une étape : revoir le militaire qui s'occupait de mon dossier. Je frappai à sa porte.

— Entrez, dit-il d'une voix rocailleuse.

En entrant, je le vis derrière son bureau, souriant.

— Alors, comment a dormi le futur gendarme auxiliaire ? me lança-t-il.

Surpris, je restai silencieux. Il m'invita à m'asseoir et poursuivit :

— Tout est en ordre. La gendarmerie a donné son accord, le médecin aussi. Vous recevrez bientôt votre ordre d'affectation, avec la date et l'heure de votre départ.

Le stress montait encore. Le retour en train fut long, interminable même. Je me demandais comment j'allais annoncer à mes parents ma décision de faire mon service militaire en gendarmerie. Je redoutais particulièrement la réaction de ma mère. Quelques années plus tôt, en 1991, mon frère, militaire parachutiste, était parti pour la guerre du Golfe lors de l'opération Daguet.

À mon arrivée à la gare, mes parents et ma copine m'attendaient. En descendant du train, nos regards se croisèrent, et des sourires se dessinèrent sur leurs visages. C'était un matin de juillet 1999, un jour qui allait marquer ma vie. Ma mère entra dans ma chambre pour me réveiller, le visage illuminé d'un mélange de fierté et de nervosité.

— Aujourd'hui, c'est un grand jour, me dit-elle.

Le jour des résultats du bac était enfin arrivé.

Même si je savais que j'avais bien réussi les épreuves, un doute persistait. J'avais été souvent absent cette dernière année, un comportement que je regrettais profondément, surtout en voyant à quel point cela avait affecté ma mère.

À l'entrée du lycée, une foule d'élèves s'était rassemblée. Au loin, je vis le CPE accrocher les listes des admis. Ses mots résonnaient encore dans ma tête :

— Toi, avec toutes tes absences, tu n'auras jamais ton bac. Cette pensée me glaçait, mais je restais déterminé.

Il ne m'adressa pas un regard en affichant les résultats. Je m'approchai, le cœur battant. Mon nom était là. J'avais réussi ! Nous n'étions pas nombreux dans notre section à

avoir décroché le précieux sésame, et j'avais même obtenu d'excellentes notes, notamment un 20/20 en physique. Le CPE vint me féliciter, un geste qui, malgré tout, me toucha.

Ma copine, qui m'avait accompagné, souriait de toutes ses dents. J'étais impatient d'annoncer la nouvelle à mes parents. À mon retour à la maison, ma mère, folle de joie, m'attendait déjà. Sa fierté transparaissait dans son sourire.

Dans la foulée, elle me remit une enveloppe. C'était mon ordre d'affectation : je devais rejoindre le CIGA d'Auxerre le 1er septembre. Cependant, conscient des dépenses à venir, j'avais décidé de travailler pendant trois mois avant mon départ pour mettre de l'argent de côté.

Je trouvai un emploi dans une entreprise, mais celle-ci fermait quinze jours en août, ce qui me laissait une petite fenêtre pour souffler. J'en profitai pour rejoindre ma copine à Barcarès, où elle passait chaque été.

Mi-août, après mon retour de vacances, je reçus un nouvel ordre d'incorporation. Mon départ était reporté au 1er novembre 1999. Ce délai supplémentaire me permit de me préparer encore mieux, à la fois mentalement et matériellement.

Ainsi, le 1er novembre, à la gare d'Amiens, je fis mon au revoir à mes proches. Le jour du départ était arrivé. La gare d'Amiens était animée, mais pour moi, chaque son résonnait différemment. C'était un mélange de cliquetis des rails et de murmures lointains des voyageurs. Je portais mon sac, le cœur lourd mais rempli d'une excitation indescriptible. Ce voyage vers Auxerre symbolisait le début d'une nouvelle vie.

Je me souviens du regard de mes parents, fiers mais inquiets, et des larmes discrètes de ma copine. C'était la première fois que je partais aussi loin, seul, sans connaître ce qui m'attendait. Pourtant, au fond de moi, je savais que je réalisais un rêve d'enfant : celui de servir mon pays.

Après un trajet marqué par le passage à Paris, une courte correspondance me conduisit enfin à Auxerre. Arriver un dimanche soir donnait à la ville une ambiance calme, presque mystérieuse.

En franchissant les portes du CIGA, je fus accueilli par l'effervescence d'une nouvelle vie : les appels des gradés, les

rires des camarades déjà arrivés, et l'odeur caractéristique des dortoirs militaires.

C'est là que j'ai rejoint la 6e compagnie. Le premier moment marquant fut la découverte du paquetage, une étape presque solennelle. La tenue de gendarme était là, pliée avec soin. La voir et la toucher pour la première fois était une fierté immense.

Dans la chambre, j'ai fait connaissance avec des camarades venant des quatre coins de la France. Chacun avait son histoire, mais tous partageaient la même ambition. Cette solidarité naissante donnait déjà un avant-goût des mois à venir.

Le lendemain matin, le premier rassemblement fut un moment intense. L'officier nous expliqua les grandes lignes de notre mois de classe : rigueur, discipline, mais aussi entraide et dépassement de soi. Nous étions prêts à relever le défi. L'officier nous présenta les cadres de la compagnie : l'adjudant et le maréchal des logis-chef. Ces titres et ces grades ne me parlaient pas encore ; c'était un langage nouveau pour moi, tout un univers à découvrir. Après cette présentation, on nous demanda de nous mettre en rang par deux pour une première tentative de marche au pas cadencé. Direction le mess pour le déjeuner.

Le repas terminé, nous regagnâmes le dortoir pour la première corvée : le nettoyage des parties communes et des chambres. Chaque matin, une heure était dédiée à cette tâche, et personne n'y échappait. Puis venait le rassemblement sur la place d'armes pour un moment solennel : le lever des couleurs. C'était la première fois que je vivais cet instant, et j'en ressentis une émotion particulière, un mélange de fierté et de gravité.

Nous étions encore vêtus de nos tenues kaki militaires de base. La véritable tenue de gendarme viendrait plus tard, après l'apprentissage des bases. Il fallait d'abord maîtriser « la verte », comme on disait.

Le premier cours arriva enfin : l'apprentissage des grades. Pour moi, c'était une entrée en matière indispensable, mais la matinée passa vite.